

INFORMATIQUE ET LITTÉRATURE

Robert SILHOL

Parler d'une articulation entre littérature et informatique implique que les deux termes soient définis avec plus de précision possible, et si le second, à mes yeux de néophyte du moins, ne semble pas a priori poser de grands problèmes de définition, il n'en est pas de même du premier.

Bref, il ne va pas m'être facile de traiter des relations entre littérature (recherche enseignement) et informatique¹ pour la raison essentielle que la tâche du chercheur en littérature n'a pas, à ce jour, de statut clairement défini sur quoi, de surcroît, tout le monde pourrait s'accorder. Et naturellement je ne fais pas simplement allusion à la diversité des théories et des écoles, voire à leur fréquente incompatibilité ; une telle diversité, finalement, témoigne de l'activité de la recherche en littérature et le problème qui me préoccupe n'est pas là².

Le problème, on l'a compris, provient du caractère insaisissable de notre objet, plus insaisissable, en tout cas, qu'on aurait pu le croire avant d'y réfléchir. Car "Qu'est-ce que la littérature ?" La question a été maintes fois posée sans qu'ait été pour le moment trouvée une réponse qui satisfasse tous les esprits. Une réponse à la question avancée était pourtant le préalable indispensable à notre réflexion sur une utilisation possible de l'informatique ; comment alors allons-nous procéder si avant

1 Je ne traiterai pas de la production de textes à l'aide de l'ordinateur : on connaît en effet depuis longtemps les expériences conduites dans ce domaine, par l'Oulipo, par exemple, où Raymond Queneau et Georges Pérec, parmi d'autres, se sont illustrés. Il faut cependant signaler l'intérêt pédagogique qu'il y aurait peut-être à fabriquer artificiellement des textes sur le modèle d'œuvres existantes ; cela a été fait pour la musique, on le sait. Le jeu consisterait à dégager quels paramètres font une écriture (vocabulaire, syntaxe, longueurs des phrases et combinaisons de ces segments, sonorités, images, rythmes et enfin thèmes) : mais il y a fort à parier que le "pastiche" obtenu serait malgré tout essentiellement sous-tendu par le désir inconscient du ou des expérimentateurs.

2 Et puis cette diversité procède normalement de la nature des rapports spécifiques que chacun de nous tisse avec l'œuvre lue. Au passage, on notera combien peu on se soucie encore de dissocier lecture - appréhension première et plaisir - du travail d'analyse sur l'objet.

même de nous mettre en route nous fait défaut cette proposition de départ ?

Car il ne saurait être question d'interroger la machine sur ce (premier) point. Interroger la machine suppose en effet qu'on lui ait appris à répondre, c'est-à-dire qu'on lui ait fourni les éléments avec quoi, selon chaque cas de figure, elle sera à même par calcul ou par combinaison de formuler une réponse.

Et c'est bien d'une première question qu'il s'agit, il faut y insister, dans la mesure où les questions que pose le chercheur partent toujours d'une hypothèse faite sur son matériau, c'est-à-dire en définitive d'un modèle par quoi il constitue son objet propre et qui lui permet alors de s'adresser à la machine si besoin il y a je ne répète ici que ce que je viens de dire sur le "préalable indispensable".

On voit combien fait défaut l'accord sur un modèle lorsque nous passons, glissement bien légitime, je pense, de "littérature" à "texte". Car nous avons un matériau précis, naturellement, un corpus à interroger, le texte - ou les textes -, et même en apparence nous savons assez bien de quoi est fait ce matériau : de lettres, de signes, de mots, de phrases, et aussi de structures, d'images, de rythmes et de sons... Mais est-ce suffisant, et que faire de ces éléments constitutifs du texte, ou tout au moins de sa surface, une fois qu'ils sont répertoriés ? Et puis à quelle fin avoir dressé ces répertoires, en vue de quelles vérifications ?

C'est vrai, la démarche scientifique procède bien ainsi, une hypothèse est d'abord constituée, que l'on tente ensuite de vérifier. Mais ici, dans le cas du texte, en quoi peut consister l'hypothèse, et partant la vérification ? En fait, si on y regarde d'un peu près, on s'aperçoit que l'hypothèse, il n'y en a pas eu. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire. En effet, ces répertoires que l'on fait ou que l'on pourrait faire -et j'y reviendrai - n'ont pas statut d'hypothèses au sens fort du terme ; j'y verrais davantage une "hypothèse" sur les hypothèses à faire. Je veux dire qu'ils constituent une description dont l'opérateur espère, ce qui est d'ailleurs tout à fait légitime, tirer de quoi construire enfin son hypothèse, son modèle. Or nous devons appeler les choses par leur nom. Il ne faut pas confondre ce traitement de texte avec la construction d'hypothèses ; nous nous trouvons ici plutôt à ce moment antérieur à la production d'hypothèse, moment que les chercheurs connaissent tous, où aucun modèle n'est encore pensé. Il s'agit naturellement d'un stade nécessaire, mais nous devons le prendre pour ce qu'il est : une description, par exemple, qui met le matériau à plat. Cela n'est pas

négligeable, mais rien n'est encore à vérifier, il n'y a pas de réponse à attendre.

Le problème, toutefois, et à partir de là les choses commencent un peu à s'éclaircir, le problème, c'est que nous aimerions bien qu'il y ait une réponse à attendre. Or il ne peut y en avoir, j'espère l'avoir montré, puisqu'on ne pose encore des questions sur les questions que l'on pourrait poser, sans pour autant, semble-t-il, vouloir passer à l'étape suivante.

D'où cela provient-il ? Et que penser d'une pratique qui ne révèle pas si facilement son nom ? Est-ce à dire que nous interrogeons comme nous le faisons pour ne pas entendre la réponse ? Ne pas entendre une réponse en tout cas ? Je le crois.

Car deux réponses se trouvent ici en jeu : il y a la réponse que nous voudrions recevoir, et il y a celle qu'à aucun prix nous ne souhaitons entendre. Peut-être perçoit-on mieux, à ce point, la nature de notre démarche inconsciente, la nature de notre demande à la machine : tout simplement qu'elle nous fournisse une réponse du premier type ; c'est une réponse particulièrement essentielle pour nous, réponse à notre question sur le sens. A quoi tend la recherche en effet . A produire du savoir sur un matériau donné, à le constituer en objet analysable. La recherche en littérature - qui n'est pas encore une "science des textes", et on peut le regretter - s'occupe du sens. Voilà ce que nous désirons savoir. Ce n'est pas moi qui le dit, mais la plupart des travaux de recherche en littérature : ce que nous voulons, c'est connaître le sens. Même lorsque nous n'en sommes pas conscients. Et nous voudrions aussi connaître l'ensemble des règles, les lois, bref la clé, qui nous assureraient que le sens découvert, mis en avant par nous , est bien le bon. Le vrai. De quelle façon pouvons-nous garantir que l'interprétation produite par la critique est bien "correcte"? Voilà notre question. (C'est à dessein que j'ai introduit ici le mot "interprétation"). Deux préoccupations qui se recoupent, par conséquent : une, critique, qui s'adresse au sens de chaque texte, et une, épistémologique, qui tente de partir d'un modèle général qui nous assurerait de toujours donner le bon sens.

Partant de ce problème, central, du sens, il est possible `de sommairement dégager deux grands courants au sein de la recherche en littérature. Il y a ceux qui se préoccupent uniquement de ce sens, unique et clos, d'où qu'il vienne (ils sont une majorité), et il y a ceux qui ne posent plus le problème en termes de sens uniquement.

Pour les premiers, schématiquement, il y a un sens à rechercher, un seul sens "objectif" et "permanent" qu'il s'agisse a) du sens à tirer uniquement du texte, un sens qui serait tout entier et seulement dans les mots sur la page, sans référence à l'auteur, ou à l'histoire, ou au lecteur bien naturellement, ou b) du sens donné par l'auteur (que l'on peut alors retrouver en partant des mots sur la page puis en tentant d'aboutir à l'expérience qui fut celle de l'écrivain, par mimétisme, identification ou immersion, par exemple).

Si on veut bien éliminer le fantasme selon lequel la machine, miraculeusement, serait à même de fournir ce sens unique et définitif - ce qui me donne l'occasion d'insister à nouveau sur la force et la persistance de cette illusion -, que peut l'informatique pour ceux-ci ? Comment, à l'aide de calculs ou de descriptions fines des "mécanismes" sur la page construire un sens ? En faire l'hypothèse puis la vérifier ? Il y a certes mille questions à poser à là calculatrice, mais à quelle fin, et par où commencer, au nom de quoi ?

Bref, puisqu'on ne veut se préoccuper que du sens, que rechercher pour l'établir enfin ?

Avant même d'en venir à cette idée, évidente aujourd'hui pour une minorité (?), qu'un sens est toujours construit, provient toujours d'un sujet, individuel, collectif, et par conséquent il n'est jamais là tout seul, immanent et à jamais déposé, avant d'en venir au sujet constructeur de sens, donc, nous voyons bien dans quelle impasse aboutissent les chercheurs de sens uniquement. A la vérité, nous touchons, à ce point du débat, au métaphysique : s'il y a un sens sans sujet, il ne peut provenir que d'un Dieu. Et alors, qui peut nous assurer que notre interprétation est la bonne, comment savoir si nous avons trouvé le sens correct, "vrai" ? A partir de là, tout n'est plus qu'affaire de croyance, de foi ; ni l'ordinateur, ni nos préoccupations épistémologiques ne peuvent trouver place dans l'entreprise, ils n'ont plus aucun rôle à jouer.

Certes, ceux qui s'attachent à retrouver le sens donné par l'auteur pourraient ne pas aboutir à la même impasse. Mais il faudrait alors qu'ils cessent de parler de sens pour admettre qu'eux aussi s'intéressent au sujet. A ne pas prendre cette précaution, leur "sens de l'auteur" risque fort de n'être qu'un masque commode pour leur propre sens de critiques-sujets ou pour ce sens immanent dont ils prétendent se méfier.

Reste le second grand courant dont j'ai parlé, ces directions de recherche où les problèmes ne sont plus posés en terme de sens, mais en

terme de sujet producteur de sens. Mais qu'est-ce qu'un sens, finalement ? Que faut-il entendre par "sens" ? Je dirai -il faut s'engager, c'est inévitable - que le sens n'est qu'une médiation entre le monde et moi, ou "je" pour être plus précis, jalon , signifiant, marque d'un processus, bref, ma représentation des autres et du monde. Le sens est toujours le sens de quelqu'un ; pour apparaître il lui faut un sujet (individuel, collectif), il n'y a pas d'immanence, sans sujet, aucun sens, celui-ci est toujours construit ³. Ainsi, notre rapport à l'objet que constitue la littérature sera défini en termes autres que celui de sens, ce sens ne sera plus envisagé comme un en-soi, mais se verra désormais intégré à tout un processus, médiation, pont, entre monde et sujet.

Deux "sous-directions" de recherche apparaissent ici - et il importe de remarquer que non seulement leurs démarches ne sont pas contradictoires, mais qu'elles se complètent - 1) Les travaux sur la réception à la lecture ("Reader response theory" aux Etats-Unis : Norman Holland et ce que j'appelle l'École de Buffalo ; Stanley Fish, etc.) qui s'occupent de la relation du lecteur ou du critique à l'œuvre et y trouvent le révélateur du sujet-lisant ; 2) Les travaux sur la constitution de l'œuvre, celle-ci étant conçue comme matériau anthropologique également révélateur, sous certaines conditions, d'un sujet producteur (individuel, collectif).

Ces deux hypothèses - le "sens" d'un texte est d'abord celui que le sujet lisant lui donne ; le texte porte dans le matériau qui le constitue la trace de ses conditions de production, ses déterminations sont inscrites en lui, le sujet producteur s'y révèle - ont déjà conduit à de nombreuses expériences. Sans doute pourraient-elles être utilisées pour formuler des questions à adresser, par l'intermédiaire de la calculatrice, à ce matériau qu'est le texte. Cette fois, ce qui serait répertorié pourrait, non pas donner du sens, naturellement, mais venir corroborer telle ou telle intuition, telle ou telle analyse. L'écueil ici, cependant, c'est que pour le moment les hypothèses sont construites avec lenteur, par à coups, et approximation, et que presque toujours lorsqu'on arrive à les formuler clairement c'est signe qu'une vérification est à notre portée. C'est dire que pour le moment , et sans doute pour longtemps encore, le travail principal de notre recherche se situe très nettement en amont du recours à la machine. Je veux dire que la mise en place des modalités de la vérification par le calcul (quantitatif par définition), si elle est naturellement possible (fréquences observées au niveau du vocabulaire

³ Ceci a été longuement développé dans mon Le Texte du Désir, Cistre/Ecrits, 1984.

ou des sonorités, comptage des structures syntaxiques, descriptions et mises en répertoire des phrases selon la longueur ou la structure, répertoire des rythmes utilisés, scansion, etc.), suppose tout de même que le problème posé soit presque résolu, de manière qualitative en tout cas. Disons alors que l'ordinateur pourrait transformer ce "presque" en... davantage de certitude, faire tendre le qualitatif vers le quantitatif. Pour le moment, il ne peut guère faire plus. Ce n'est pas dire qu'hypothèse vaut vérification ; c'est dire que les difficultés que nous avons dû surmonter pour construire des hypothèses qui pourront être vérifiées déjà sont gage que nous ne sommes plus tout à fait dans le domaine des spéculations vaines. C'est cette difficulté de l'interrogation qui nous engage comme sujet qui nous permet d'écrire que la réponse est déjà en grande partie dans la question. Cela a pour corollaire qu'il n'y a plus d'absolu ; où il y a sujet, en histoire, en sociologie, en psychologie, il n'y a que du relatif ; nous sommes loin des certitudes du positivisme.

Résumons : si nous cherchons le sens, nous sommes dans le sacré, la machine ne peut rien pour nous ; si nous cherchons du sujet, des sujets, la machine peut corroborer ce que nous avançons.

Parce qu'il m'a paru plus important d'insister sur les problèmes de vérification et d'interprétation, j'ai jusqu'ici volontairement omis de parler de la machine comme appareil à décrire mieux ou plus finement l'objet. Recherche et enseignement peuvent ici être traités ensemble. Il semblerait que l'on puisse obtenir au moyen de l'ordinateur des descriptions de textes qui les feront apparaître sous des jours nouveaux et inusités : découpages, comptages statistiques, "vue aérienne", stratigraphique ou spectrographique... constitueront alors autant de dimensions nouvelles à partir de quoi des interrogations pourront naître. Ce peut être également une façon de montrer à des élèves de quoi une écriture est faite : l'ordinateur comme "scanner" du texte. Encore une fois, cependant, ce qui apparaîtra ne sera pas directement lisible, interprétable : pour cela il faudra un modèle construit.

Robert SILHOL
Laboratoire d'anthropologie littéraire
Université de Paris VII